

PAS DE POLITIQUE.

## L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 19 JUILLET 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

## Catéchisme social et politique.

Chaque province envoie aux Communes un certain nombre de députés élus aux Communes et à chacune de ses chambres d'assemblées.

Quant aux Communes, chaque province y est représentée suivant le chiffre de sa population. Pour éviter l'augmentation incessante du nombre des représentants avec l'accroissement de la population, on a adopté pour terme de comparaison la représentation de la province de Québec qui est le pivot de notre système représentatif.

Ainsi Québec n'aura jamais plus ni moins de 65 membres aux Communes, et chacune des autres provinces recevra, à chaque recensement décennal, pour les dix années qui suivront, le nombre de membres auquel elle aura droit, en prenant pour base de calcul le nombre d'âmes représentées par 65 membres dans la province de Québec. Ainsi tant d'âmes représentées par 65 membres dans Québec, par combien de députés tant d'âmes, dans Ontario, etc, seront-elles représentées dans le Parlement.

Nous avons aujourd'hui moins de représentants aux Communes qu'Ontario, mais par l'accroissement rapide de la race française et l'immense territoire encore ouvert à l'immigration dans la province de Québec, nous pouvons entretenir l'espoir d'avoir à Ottawa une représentation plus considérable que la province rivale.

Mais cette supériorité du nombre sera toujours contrôlée en faveur de Québec qui tient la balance entre les différentes sections et par le sénat où elle a un égal nombre de membres.

Pourvu, bien entendu, que les représentants sachent maintenir leurs droits.

Aujourd'hui Québec est représentée aux Communes par 65 députés aux Communes, et 24 sénateurs au Sénat; Ont. par 92 aux Communes et 24 sénateurs; la Nouvelle-Ecosse par 21 membres aux Communes et 10 au Sénat; le Nouveau-Brunswick, par 16 membres aux Communes et 10 sénateurs; l'Île du Prince-Edouard par 6 membres aux Communes et 4 sénateurs; la Colombie Anglaise par 6 membres aux Communes et 3 sénateurs; la Manitoba par 5 membres aux Communes et 3 sénateurs.

Ces mêmes provinces envoient à leur législateur locale: Québec 65 membres à son assemblée législative et 24 membres à son Conseil Législatif; Ontario 88 membres à son assemblée législative; la Nouvelle-Ecosse 18 membres à sa chambre d'assemblée et 8 membres à son Conseil Législatif; l'Île du Prince-Edouard 30 membres à son assemblée législative et 14 à son Conseil Législatif; la Colombie Anglaise envoie 26 membres à son assemblée législative; elle n'a pas de Conseil Législatif. Le Manitoba envoie 29 membres à son Assemblée Législative. Le Conseil Législatif a été aboli dans cette province.

Ces différents corps unis au chef du gouvernement forment le "pouvoir législatif, qui a l'autorité de faire des lois, de changer ou abroger celles qui existent, pourvu qu'ils ne contredisent pas un pouvoir législatif supérieur.

Ainsi la législation locale ne peut faire une loi qui contredirait une loi du Parlement fédéral; celui-ci ne pourrait mettre à néant les dispositions du Parlement Impérial, pas plus que ni l'un ni l'autre ne peuvent légiférer contre les dispositions du droit naturel qui vient de Dieu.

L'ÉGOÛNE.

Un filou s'avise un jour de décrocher une pendule dans un des appartements de Louis XIV. Au moment où il faisait son coup, le roi entre soudain. Le voleur, payant d'une effronterie peu commune, se hâta de dire au roi: "Sire, je crains bien que l'échelle ne glisse." Le prince, persuadé que ce ne peut être qu'un homme de service, qui décroche cette pendule pour quelque réparation, tient le pied de l'échelle, de crainte d'accident. Quelques heures après, on se plaint au monarque qu'une riche pendule a été enlevée dans l'un des appartements, on ne sait par qui ni comment. "N'en dites rien, répondit le roi, je suis complice du vol, car c'est moi qui ai tenu l'échelle pendant qu'on la décrochait."

## Mort au choléra!

Je vais vous raconter une histoire vraie. Voyons, si je m'en rappelle..... C'était en..... en une année de choléra, tout de même; disons en 1848. Un médecin jeune encore, pratiquait à l'Assomption, quand maître choléra arriva, annoncé d'avance, sur les rives canadiennes. Des ports de mer qu'il visita en passant, il mit le fouillon dans les campagnes. Vous voyez d'ici la terreur. Il n'y avait pas de malle quotidienne, dans ce temps-là, et le télégraphe était inconnu. On recevait les nouvelles à travers les branches, comme on dit.

C'était le règne de l'imagination et des exagérations. Personne osait aller au *Monral*, où l'écoeurante bête vomissait les trépas.

Mais arrivait-il une âme des concessions voisines qu'on l'arrêtait, comme une contrebandière, et il fallait qu'elle payât son droit d'entrée en nouvelles qui étaient d'autant plus intéressantes qu'elles étaient mauvaises. Quel indigne contentement éprouvait le voyageur quand à son récit se contractaient les figures et pâlissaient les jeunes filles!! Les femmes, jeunes et vieilles se rassemblaient autour de cette estafette. La population effarée se réunissait par groupe et racontait les exploits de l'envahisseur terrible. L'un avait été témoin de ses rages en 1832; l'autre était à Sainte-Anne des Plaines quand des maisons entières étaient vidées par ce sinistre fléau; un troisième avait vu défiler les convois qui se succédaient sans interruption à Montréal lors de la première visite de cette maladie orientale; un quatrième avait connu la fille à Baptiste à Gros Pierre qui avait été enterrée vivante, tant on se pressait d'inhumier les pestiférés.

Et puis Mme Pierriche Laframboise l'avait bien dit, qu'il y aurait quelques grands malheurs cette année, car une comète avait paru longtemps au firmament. Et la Lafantaisie, elle, avait vu tomber un tison de feu derrière la grange à Jean Pierre. Ça, c'est immanquable, disait le bonhomme Gripiette!!

Et tout le monde attendait, entendait, sentait la bête qui arrivait. Si bien, si bien, qu'elle arriva.

Dieu de Dieu! qu'elle panique!! Les gens ne mangeaient plus, ou s'ils mangeaient ils ne digéraient plus. Le cœur saisi, l'esprit bouleversé, l'organisme entraînait dans un désordre. Toute la machine était dérangée. L'anodine colique visitait elle les entrailles ratatinées de quelque jeune improvisé, vite on s'éloignait de lui. Il se tordait sans secours, et pan! il mourait. Une indigestion pétillait-elle dans l'estomac de quelques grands mangeurs, qu'elle prenait des airs de la bête asiatique, et paf! le bedaud creusait la fosse. Et ça tombait comme ça, dru comme mouche. (A propos de mouches, on a remarqué qu'il y en a très-peu, les années de choléra.)

Toujours est-il qu'au Point du Jour, près l'Assomption, déjà six individus étaient morts et enterrés quand le jeune médecin susdit s'y rendit. Il trouva près d'une maison un groupe atterré qui lui montra la porte où il pénétra. Sur un grabat gît une pauvre femme aux prises avec la mort et autour de laquelle deux vieilles bonnes femmes se tenaient désolées sans pouvoir lui aider. Pas de temps à perdre, c'était bien le choléra, et dans la deuxième période, encore! Respiration pénible, haleine froide; coloration bleuâtre et livide de la peau inondée d'une sueur froide et visqueuse; soif inextinguible, pouls imperceptible, aspect cadavérique de la face, yeux ternes, enfoncés dans les orbites.

Le médecin en voyant cette pauvre abandonnée entre dans une impatience simulée. Il appelle les femmes du dehors, les accable de reproches, les rassure et les commande, un peu à la militaire. L'une court chez la voisine chercher des bouteilles, que l'on remplit d'eau chaude; l'autre apporte des couvertes que l'on étend sur la moribonde. On lui fait prendre du baume avec du rhum chaud; on l'entoure de bouteilles chaudes, on la frictionne. Et la transpiration se fait sentir, la mourante elle reprend vigueur, elle vit; elle est sauvée.

Et depuis ce temps aucun cas de choléra n'a été fatal au Point du Jour.

Je tiens cette histoire, moi, de la bouche même de celui qui a inspiré la confiance aux habitants effrayés du Point du Jour, du bon et vénérable Dr J. B. Meilleur.

Si vous ne croyez pas que mon histoire vienne du Père Meilleur, vous avez beau à vous en assurer; demandez à M. Auguste Meilleur, son fils, ou à M. A. Boyer, sa fille; ils étaient là quand il me l'a racontée et ils sont encore pleins de vie, Dieu merci.

Tout de même, vous savez, suivez les conseils de "l'Ouvrier," et tenez vous prêts. CISEAU.

Un grand médecin avait soigné un petit enfant. La mère reconnaissante arrive chez le sauveur du chérubin. "Mon Dieu! Docteur, dit-elle. Il y a des services qui ne se paient pas. Je ne savais comment reconnaître vos soins... J'ai pensé que vous voudriez bien accepter ce porte-monnaie que j'ai brodé de ma main.—Madame, répliqua un peu rudement le disciple d'Esculape, la médecine n'est pas une affaire de sentiment..., et nos soins veulent être rémunérés en argent. Les petits cadeaux peuvent entretenir l'amitié; mais ils n'entretiennent pas nos maisons...—Mais, Docteur, dit la dame effarée et blessée, parlez, fixez un chiffre.—Madame, ne vous récriez pas, c'est deux mille francs..."

Alors, la dame ouvre le porte-monnaie, en tire cinq billets de mille francs, en distrait deux, qu'elle donne au médecin, remet les trois autres dans le porte-monnaie et se retire en faisant une profonde inclination...

## LES FUMEURS.

Un savant, M. Flourens, a dit : " Avec nos mœurs, nos passions, nos misères, l'homme ne meurt pas, il se tue." Sans doute cette opinion est trop absolue dans la rigoureuse acception de ses termes ; mais il est impossible de ne pas reconnaître que, parmi les maladies qui affligent l'humanité, il y en a beaucoup qui sont le produit de ses œuvres, et que si l'homme était plus sage et plus prudent ; son existence serait plus longue et plus heureuse.

On ne peut nier que le tabac exerce une action puissante sur l'économie intellectuelle et corporelle de notre vie ; il a souvent les effets d'un poison ; or, comme l'usage s'en est introduit partout et qu'il a envahi toutes les classes et tous les âges, il ne sera pas inutile de ponner les principales observations qui ont été faites à ce sujet.

Introduit en France vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le tabac n'a d'abord été employé que sous façon de poudre qu'on appelait " poudre de la reine," et ce ne fut que timidement qu'on se mit à le fumer pendant le XVI<sup>e</sup> siècle.

Un auteur de l'année 1622, après avoir parlé de l'utilité du tabac, ajoute : " Je n'entends parler à ceux avec lesquels abusant journellement et se consumant eux-mêmes avec le meilleur de leurs temps, dans les cabarets, après le tabac convertissent (vrais souffleurs de cendres qu'ils sont) leur cerveau, qui était dédié à être le domicile de leur raison et le trésor de toute science, en une cheminée et cloaque avec la profanation d'un médicament utile et profitable."

Qu'un homme ayant atteint l'apogée de sa taille, de ses forces et de sa constitution organique, qu'un individu en pleine possession de ses facultés physiques, intellectuelles et morales, use du tabac avec modération, qu'il ne fume qu'à l'air libre, qu'il évite le séjour prolongé d'une atmosphère chargée des émanations de la pipe et du cigare : il est probable qu'il pourra le faire sans inconvénient ; mais le danger deviendra certain pour les personnes trop jeunes, pour ceux qui demeurent longtemps dans les cafés ou dans ces sanctuaires aujourd'hui décorés du nom de *fumeurs*, où plusieurs fumeurs se réunissent au milieu d'un brouillard empesté.

Or, parmi les fumeurs, n'y en a-t-il pas un grand nombre qui ne prennent aucune précaution et qui se livrent sans modération à cette habitude, qui devient bientôt impérieuse et tyrannique !

La nature et les bornes de cet article ne nous permettent pas de rapporter avec quelques détails ni les opinions des nombreux médecins qui regardent le tabac comme cause des maladies les plus graves, ni les faits sur lesquels ils appuient ces opinions. Nous nous bornerons à citer quelques documents.

Nous passons sur l'haleine infecte des fumeurs, sur la malpropreté de leur bouche, sur la couleur de leurs dents, sur le gonflement et le ramollissement de leurs gencives, sur la perte du goût qu'ils subissent pour la plupart ; il est des phénomènes plus graves.

Le docteur Sichel, dont l'expérience n'est contestée par personne, dit qu'il a acquis la conviction que peu d'hommes consomment pendant longtemps plus de 20 grammes de tabac à fumer par jour sans que leur vision et souvent leur mémoire s'affaiblissent. Le docteur Joly, de l'Académie impériale de médecine, s'exprime ainsi après une enquête faite avec le plus grand soin : " Le jour où la France se mit à fumer, on peut dire qu'elle commença à s'empoisonner."

Le nombre des aliénés en France augmente d'une manière effrayante ; or voici une coïncidence digne d'être prise en considération.

En 1818, jusqu'en 1830, le produit du tabac était de 28 millions ; il y avait 8,000 aliénés.

En 1838, le produit était de 80 millions ; il y avait 10,000 aliénés.

En 1842, le produit était de 90 millions ; il y avait 15,000 aliénés.

En 1852, le produit était de 120 millions ; il y avait 22,000 aliénés.

En 1862, le produit était de 180 millions ; il y avait 44,000 aliénés.

Ces chiffres ne semblent-ils pas justifier l'opinion soutenue par de nombreux médecins que l'abus du tabac attaque le cerveau et affaiblit fréquemment les facultés intellectuelles ?

Dans le but d'étudier cette question, M. le docteur Bertillon s'est livré en 1855-1856 à une enquête qui a porté sur les élèves fumant et non fumant de l'Ecole polytechnique, c'est-à-dire sur tous, sans autre distinction que l'usage du tabac, et il est arrivé à cette conclusion que le nombre des fumeurs s'accroît progressivement à mesure que le classement est plus défavorable ; d'une part nous trouvons que le rang moyen des 66 grands fumeurs est de 94. 5 à leur entrée à l'école, tandis qu'à l'examen de fin d'année leur rang moyen est de 98. 3 ; ils sont descendus de quatre numéros. D'autre part, les 60 non fumeurs ont pour rang moyen 71 à leur entrée ; ainsi ils ont déjà 23 places en avant des fumeurs, et de plus au bout de l'année scolaire ils ont gagné autant de terrain que les autres en ont perdu ; ils sortent avec le numéro moyen de 67. 7. Ainsi, après neuf mois de travail en commun, ils se trouvent de 30 places en avant des habitués de la nicotine.

Il résulte de ce rapide exposé que la jeunesse dont le développement intellectuel est si désirable, doit s'abstenir absolument du tabac. Inutile de parler des femmes : car, malgré quelques tentatives partielles, en France, elles ont le goût trop délicat pour contracter une habitude qui leur ferait perdre la plus grande partie de leurs charmes. Nos conseils ne s'adresseront qu'aux hommes faits.

De tous les tempéraments celui qui peut permettre avec le moins d'inconvénient l'usage du tabac à fumer est le tempérament lymphatique ; les tempéraments nerveux, bilieux, les constitutions sèches et délicates présentent au contraire les conditions les plus défavorables.

A tous nous disons :

Quelle habitude que vous ayez du tabac, n'en usez qu'avec la plus grande modération.

N'excédez jamais la dose qui vous est familière ; on a vu le moindre écart, dans ce sens, déterminer des accidents sérieux.

Fumez le tabac le moins âcre : sous ce rapport les tabacs du Levant, de la Havane et du Maryland parmi les produits étrangers, celui de l'Alsace parmi les tabacs indigènes, doivent être préférés.

|   |      |
|---|------|
| Le tabac de la Havane contient 2 p. 000 de nic. |      |
| Celui du Maryland.....                          | 2 29 |
| Celui de l'Alsace.....                          | 3 31 |
| Celui du Pas-de-Calais.....                     | 4 96 |
| Celui d'Ille-et-Vilaine.....                    | 6 20 |
| Celui de Virginie.....                          | 6 87 |

Que votre tabac soit plutôt sec qu'humide. La nicotine, qui est sa partie active, se décompose à une température élevée, à une condition toutefois, c'est qu'elle ne soit pas mélangée à un corps volatil. Or l'eau, quand elle fait partie du tabac en combustion, et en dépose une partie dans la bouche, où elle se dissout dans la salive et lui communique ses qualités fâcheuses.

Il est prudent de ne pas fumer à jeun, ni trop tôt après le repas.

Fumez toujours à l'air libre, surtout quand vous venez de manger.

Soignez la toilette de votre bouche ; après avoir fumé, rincez votre bouche avec de l'eau fraîche aiguisée de quelques gouttes d'eau-de-vie, d'eau de Cologne ou de toute autre liqueur aromatique.

Des diverses manières de fumer en Europe, la cigarette paraît préférée ; cependant elle produit un dessèchement prononcé de la bouche et du gosier et développe le plus souvent le besoin de boire : les maîtres dans l'art de chanter le savent bien : à une cigarette, préférez, disent-ils, deux cigares ; à un cigare préférez deux pipes.

En fumant le cigare, on remarque qu'à partir d'un certain point le goût du cigare devient moins agréable ; cela vient de ce que la nicotine dégagée des premières couches mises en combustion se condense dans celles qui sont le plus rapprochées de la bouche. De cette remarque ce conseil :

Ne fumez que la moitié du cigare, ou du moins rejetez le cigare quand la combustion est assez avancée pour échauffer le bout qui est en rapport avec la bouche : il y a avantage à se servir d'un portecigare ; avec cet intermédiaire, la fumée a le temps de déposer quelque peu de ses principes actifs. Enfin ne rallumez jamais un cigare refroidi, il est plus âcre et fait saliver davantage.

En ce qui concerne l'usage de la pipe, il faut rejeter la pipe en terre à tube court, vulgairement appelée *brûle-gusule*. Avec elle tout le principe vénéreux du tabac arrive dans la bouche et s'y condense. C'est surtout parmi les fumeurs qui s'en servent qu'on rencontre le cancer de la bouche. La pipe la plus simple doit être garnie d'un ambout aplati d'ambre ou d'une autre manière peu conductrice du calorique.

Les fumeurs discutent sur la différence de qualité entre une pipe neuve et une pipe culotée. Voici ce que l'expérience enseigne à cet égard :

Le tabac offre moins de danger quand la fumée passe par une pipe neuve, parce que la terre poreuse et absorbante dont elle est formée retient les produits fixes (le goudron et la nicotine) jusqu'à ce qu'elle soit saturée ; mais il plaît beaucoup moins, parce que les produits gazeux d'un saveur généralement désagréable arrivent presque seuls à la bouche.

Quand la pipe est culotée, elle devient neutre, c'est-à-dire qu'elle laisse passer tous les produits de la combustion, sans en retenir aucun par elle-même.

La bonne pipe est celle qui est munie d'un long tuyau, comme s'en servent les Turcs et les Allemands : car le principe vénéreux, dans le long parcours qu'il traverse avant d'arriver à la bouche, se condense dans les parties relativement froides qu'il rencontre.

Mais la meilleure sans contredit de celles qui sont en usage en France est celle qui est pourvue d'un récipient ou pompe où viennent se déposer les produits de la combustion.

Les mêmes raisons qui ont dicté le conseil de rejeter une partie du cigare doivent engager les fumeurs à laisser au fond du fourneau de la pipe une certaine quantité de tabac, autrement dit un *culot*, qu'on rejette sans fumer.

Cette précaution utile a un inconvénient ; elle fait perdre une partie du tabac et constitue ainsi une dépense. On peut la remplacer par un moyen simple et efficace, qui consiste à glisser dans le fourneau de la pipe, avant de la bourrer, une petite boulette de papier le plus absorbant possible, ou un petit morceau de vieille éponge. Ce corps s'empêchera inévitablement des produits liquides de la combustion, en sorte que tout le tabac pourra être brûlé sans produire les mauvais effets que nous avons signalés.

Le cardinal de Noailles allait souvent visiter les pauvres, les prisonniers et les malade de Bicêtre.

Dans une de ses visites, il demanda à voir le quartier des personnes renfermées pour cause de folie. Un homme d'environ quarante ans se présente à Son Eminence, et la supplie de lui procurer son élargissement. " Je mérite, Monseigneur, lui dit-il, que vous vous intéressiez en ma faveur. Je jouissais d'une fortune honnête, et mes parents, pour avoir mon bien, m'ont accusé de folie, et ont eu assez de crédit pour me faire enfermer dans cette maison. Je conjure Votre Eminence de me questionner sur toute sorte de sujets : elle reconnaîtra par elle-même l'injustice de ma détention." En effet, le cardinal, après une demi-heure d'entretien, trouva cet homme de très bon sens, et ne douta pas qu'il ne fût la victime de l'avidité de sa famille. " Je plains votre sort, lui dit-il, et je vous promets de travailler à vous procurer incessamment votre liberté. Je reviendrai la semaine prochaine, et j'espère apporter avec moi l'ordre de votre délivrance.—J'ai encore une grâce à vous demander, Monseigneur, lui dit le prisonnier : ne venez pas un samedi, parce que je reçois ce jour-là la visite des âmes du purgatoire.—Vous faites bien de m'en avertir," lui dit le prélat en se retirant. Le lecteur devine aisément que le

bon prélat renonça désormais à tenter la délivrance d'un tel prisonnier.

### RECETTES.

**Beignets.**—Deux douzaines d'œufs, deux livres de beurre, trois livres de sucre ; battez bien les œufs, ajoutez-y le sucre ; faite fondre le beurre, et battez bien le tout ensemble : mettez aussi un verre d'eau-de-vie, et un peu plus gros qu'un jaune d'œuf de perlasse, avec de la fleur pour en faire une pâte, laissez lever deux heures ; on y ajoute une tasse de lait, si l'on veut.

**Pâté de pieds de veau.**—Faites bouillir des pieds de veau bien tendres ; hachez-les avec un peu de suif de bœuf et quelques pommes épluchées, hachées et assaisonnées avec de la cannelle et muscade, du raisin de Corinthe bien nettoyé, un peu de sucre, un verre ou deux de vin blanc, et mettez tout ensemble ; mettez-y votre viande, recouvrez-la et faites une pâte feuilletée, mettez cuire dans un plat ; lorsque la croûte est cuite, il faut le retirer.

**Pâté de mouton.**—Prenez une langue ou un cou de mouton, coupez-le par morceaux, assaisonnez avec poivre et sel, garnissez un plat, mettez-y vos grillades, prenez six œufs, quatre cuillerées de fleur, battez-les longtemps ensemble, ajoutez une pinte de lait, du gingembre, un peu de sel, videz sur vos grillades ; faites cuire le tout une heure et demie.

**Pâté d'escargot.**—Prenez un escargot, lavez-le, puis ôtez l'intérieur, après l'avoir échaudé pour en enlever l'écaïlle : hachez la chair avec oignon, poudre de farine, avec poivre et sel ; faites revenir cela avec du beurre, et quand ce sera rôti, ajoutez un demiard d'eau, avec persil, marjolaine, thym et têtes de clous ; après l'avoir fait bouillir un quart d'heure, retirez du feu. On peut aussi y mettre deux jaunes d'œufs battus avec de la crème ; ayant arrangé la pâte dans un plat creux, placez-y tout ce que dessus.

### L'araignée et le ver à soie.

L'araignée en ces mots raillait le ver à soie :  
 "Bon Dieu ! que de lenteur dans tout ce que tu fais  
 Vois combien peu de temps j'emploie  
 A tapisser un mur d'innombrables filets.  
 —Soit, répondit le ver ; mais ta toile est fragile.  
 Et puis à quoi sert-elle ? à rien.  
 Pour moi, mon travail est utile :  
 Si je fais peu, je le fais bien.

### L'enfant et la bougie.

A la bougie ardente, un soir, un écolier  
 Disait : "Ainsi que toi que ne puis-je briller ?  
 Un soleil, sur ton front, toutes les nuits s'allume !...  
 —Ah ! vous ne savez pas ce que vous enviez,  
 Répondit la bougie ; enfant, voyez, voyez :  
 Je brille..... mais je me consume !"

Avant la fin du jour je veux être à Paris,  
 Disait un jeune fat ; les chevaux, hors d'haleine,  
 Etaient tout en sueur. Que vous avez de peine,  
 Pauvres chevaux, quand vous êtes conduits  
 Par de tels étourdis !  
 Passe un manant : "Bonhomme, écoute,  
 Arriverai-je avant la nuit ?—Sans doute,  
 Si vous faites aller lentement votre char ;  
 Sinon vous coucherez en route.  
 "Ha ! tu fais donc le goguenard ?  
 Cela te convient bien." Notre fier personnage  
 Lui donne du fouet à trayers le visage :  
 "Apprends à vivre, impertinens !" Il part.  
 Mais, tandis que le jeune guide  
 Va comme un trait, l'essieu perfide  
 Casse et se rompt, Monsieur tombe dans le fossé :  
 Monsieur n'arriva pas pour s'être trop pressé.

Vous l'avez peut-être rencontré dans les rues de Paris. C'était un prêtre d'une soixantaine d'années, vif, alerte, pétillant, aimé du pauvre et du riche, passant ses jours à visiter les mansardes et laissant partout les traces de son inépuisable charité.

Il était né dans les environs de Vitry-le-François, en Champagne.

A trente ans, c'était un officier plein d'avenir, sur lequel on fondait les plus grandes espérances.

Aussi fut-on bien étonné quand, un matin, entrant au cercle militaire, le capitaine Brandat dit à ses amis :

"Messieurs, je viens de donner ma démission.

—Vous riez, exclama le colonel en laissant tomber la *Revue* dont il parcourait les colonnes.

—Point du tout, c'est sérieux.

—Et qu'allez-vous faire ?

—Je change de régiment.

—Mais alors..., cette démission ?...

Le capitaine eut un sourire.

"Là où je vais entrer, il faut passer par tous les grades. De capitaine dans l'armée de l'Empire, je deviens simple soldat dans l'armée du bon Dieu."

Le colonel comprit.

"Vous entrez à la Trappe ?

—Non.

—Je croyais !...

—Si c'est possible, je vais tâcher de faire le bien sous un autre uniforme. Je vais entrer au grand séminaire de Sens."

Ce fut un deuil général dans tout le régiment. Le capitaine avait su se concilier l'estime et l'amour de tous, supérieurs comme inférieurs.

Longtemps on parla de lui, de cette épée qu'il brisait, à l'heure où la gloire lui tendait les bras.

Puis l'oubli passa sur cet événement, et, si l'on s'entretint encore de l'ex-capitaine, ce fut dans les conseils de guerre et dans les discussions, où ses idées prévalaient toujours.

Cinq ans après sa sortie du régiment, le capitaine était devenu l'abbé Brandat.

Survint la guerre, pendant laquelle il donna toutes les preuves d'un héroïque dévouement.

On ne pouvait entrer dans une ambulance sans le rencontrer. Maintes fois, dans cet asile de la souffrance, il retrouva ses anciens camarades. Alors le prêtre redevenait soldat. Ce n'était que récits de guerre, reminiscences, vieux souvenirs. Si le malade s'affaiblissait, l'abbé Brandat avait une façon de le préparer à la mort.

"Allons, mon ami, disait-il, il faut te charger de munitions pour la grande bataille. Prenons une prise, et puis je te confesserai."

Les plus endurcis obéissaient sur le champ. Aussi quand les Sœurs avaient affaire à quelque voltairien, elles venaient requérir l'abbé Brandat.

"Bien, bien, disait-il, je vais tenter de le ramener à Dieu."

Les malades l'avaient surnommé M. l'abbé La Prise.

Un jour, il fut appelé auprès d'un capitaine qui souffrait horriblement d'un abcès à la gorge. On s'attendait à le voir mourir d'un instant à l'autre ; malgré les instances de sa famille éplorée, il refusa de se confesser.

"Eh bien ! capitaine, lui dit l'abbé, est-ce que vous voulez partir comme un chien. Voyons, il ne faut pas déshonorer l'épaulette."

Et comme le prêtre prenait une prise, le capitaine répondit :

"Vous m'agacez avec vos prises de tabac. Dire que cela m'est défendu, à moi qui donnerais tout au monde pour en avoir une pincée.

—Si vous voulez vous confesser, je vous en promets une."

Le capitaine hésitait :

"Ils diront que j'ai fait le bigot..."

—Ne songez pas aux gens de ce monde ; songez que vous êtes chrétien et que vous devez mourir en chrétien."

Le capitaine était vaincu.

—Aurai-je la prise ? dit-il.

—Je vous la promets."

Le capitaine se souleva et avoua ses fautes. L'ab-

solution donnée, le prêtre tendit sa tabatière au malade.

Mais la prise fut à peine montée au cerveau qu'un éternement formidable retentit, tandis qu'un flot de sang sortait de la bouche du malade.

Le médecin accourut.

"L'abcès est crevé, s'écria-t-il, vous êtes sauvé, capitaine !

Celui-ci se retourna vers le prêtre :

—Vous pouvez dire que voilà une fameuse prise !

Depuis ce jour, le capitaine est entré dans la bonne voie ; c'est aujourd'hui un excellent chrétien."

Dans les environs de Calais, on trouve un gros village ; il est situé sur le bord de la mer et habité par des pêcheurs, pauvres gens qui vivent de leur travail. Ils n'avaient pas d'église, et la distance au temple voisin était grande. Comment faire pour en bâtir une ? Ils consultèrent un employé de la marine, homme au cœur vraiment chrétien et aux sentiments nobles et élevés. "Mes amis, leur dit-il, voulez-vous une église ? Il est possible d'en avoir une et dans peu. Ecoutez ; chaque bateau mettra de côté un poisson, ce sera le poisson du bon Dieu ; puis ces poissons réunis seront vendus au profit de votre église. Commencez dès aujourd'hui, et dans peu vous poserez la première pierre." Le conseil fut suivi et parfaitement pratiqué. Dans la ville, on se disputait les poissons du bon Dieu : ils étaient toujours bien vendus.

On raconta ces faits à l'empereur Napoléon III, lors de son voyage à Calais. Il en fut si touché, qu'il ajouta : "Je veux aussi donner mon petit poisson ;" et le poisson était un billet de mille francs. L'église est bâtie, grâce aux poissons du bon Dieu ; ce n'est pas un monument, mais elle est très convenable.

En 1848, pendant que la liberté, l'Egalité et la Fraternité régnaient sur tous les murs de Paris, un monsieur entre dans le café du boulevard.

—Garçon une demi-tasse ?

—Il n'y a plus de garçon ; nous sommes tous citoyens, répondit fièrement un jeune cravaté de blanc.

—Alors, citoyen, une demi-tasse ?

La demi-tasse servie et consommée, le monsieur paye, mais sans donner le moindre pourboire.

—Il n'y a rien pour le garçon, demanda le jeune servant.

—Vous le savez bien, il n'y a plus de garçon, et jamais je ne me permettrais d'humilier un citoyen en lui offrant une pièce de deux sous.

Depuis cette apostrophe, le jeune citoyen consentit à reprendre son titre de garçon.

Philopœmen, célèbre général, qu'on a surnommé le dernier des Grecs, marchait ordinairement sans suite et vêtu fort simplement. Un jour il arrive seul chez un ami qui l'avait invité à dîner. La maîtresse du logis qui ne le connaissait point, le pria de vouloir bien lui aider à préparer le repas, parce que son mari était absent. Philopœmen quitte son manteau et se met à fendre du bois. Un instant après, arrive le maître de la maison. "Qu'est-ce donc, seigneur Philopœmen ? que faites-vous donc là ?—Je paie, se hâta de répondre gaiement le grand homme, je paie l'intérêt de ma mauvaise mine.

M. d'Aviau de Sanzay, homme aimable et prélat respecté, avait parié contre M. Damiran, un de ses grands vicaires, une dinde aux truffes qui se fit longtemps attendre. Le carnaval approchait, il rappela au vicaire sa gageure et l'invita à la réaliser. "Monseigneur, dit le vicaire, qui n'aurait pas demandé mieux que de laisser oublier le prix de la gageure, les truffes ne valent rien cette année.—Bah ! bah ! répond en souriant M. de Sanzay, c'est un bruit que les dindons font courir ; mais il n'est pas fondé.

## HISTOIRE D'UNE PIPE.

## CHAPITRE XXIV.

*Tout est perdu fors l'honneur.*

« Il eût été égorgé, si le hasard n'eût fait passer par là un compagnon du connétable, un chevalier français qui, ému à la vue de son roi pâle et ensanglanté, dont les soldats déchiraient les habits, écarta la foule et, flechissant le genou devant l'illustre prisonnier, lui demanda à qui il voulait se rendre.

« — Au vice-roi, répondit François Ier; faites-le avertir.

« Objet d'admiration par sa bravoure, de pitié même pour le duc de Bourbon, le roi de France ne fut pas mené dans Pavie, où il aurait paru en captif après avoir compté y entrer en maître. Il fut conduit au monastère de Saint-Paul, placé au milieu du camp, d'où la veille il dominait l'Italie maintenant perdue.

« En moins de deux heures une belle armée, ayant à sa tête un prince valeureux, dit M. Mignet, et les généraux les plus braves, avait été battue et presque anéantie. Plus de dix mille hommes avaient péri dans le choc ou s'étaient, en fuyant, noyés dans le Tésin.

« Les meilleurs chefs de guerre, les grands officiers de la couronne, les premiers seigneurs du royaume étaient tués ou pris. Le plus ancien des capitaines, La Trémouille, avait succombé les armes à la main; trois maréchaux de France, l'amiral, le grand-écuyer étaient parmi les morts ou les prisonniers. Ceux-ci furent nombreux et des plus considérables. Lé roi de Navarre, le comte de Saint-Pol, le seigneur de Fleurange, les princes de Gonzague, de Talmont et une foule d'autres partagèrent la captivité de François Ier.

« Du côté des Espagnols, le marquis de Civita San Angelo était mort et tous les autres généraux blessés, sauf Bourbon qui, triomphant et rempli de joie par ce deuil immense de sa patrie, ne pensait qu'à presser l'empereur d'envahir la France consternée et à promettre au roi d'Angleterre de l'en faire reconnaître roi.

« Dieu qui avait voulu humilier notre pays, ne voulait cependant pas sa ruine entière, et quand vous lirez notre histoire, vous verrez que les Anglais ne devaient plus régner en maîtres sur cette terre d'où Jeanne d'Arc les avait honteusement chassés, et que cette victoire de Pavie ne fut qu'un stérile honneur pour l'ambitieux Charles-Quint.

« Quant à Bourbon, le traître et à l'obscur André, l'apostat, la Providence réservait un prompt châtiement à leurs crimes.

« Peut-être vous étonnerez-vous des détails minutieux que je vous ai donnés sur cette sanglante bataille, tant de fois racontée par divers historiens. En finissant mon récit, je vous dois une explication. La bataille de Pavie a un droit particulier à votre attention parce que ce fut la dernière où les lances des seigneurs jouèrent un rôle, rôle funeste, et qui prouva tristement au roi vaincu que l'arme à feu du simple arquebusier était désormais supérieure à la lourde épée des barons et que la balle ne respectait pas les armures damasquinées.

« De ce jour, le simple soldat ne fut plus un accessoire, mais une puissance. Le principe d'égalité fut admis sur les champs de bataille, et les enfants du peuple ne tardèrent pas à montrer qu'eux aussi avaient le courage en partage et savaient héroïquement soutenir l'honneur de leur patrie.

« Un second motif m'a porté à prolonger mon récit: je tenais à rétablir la vérité historique défigurée par trop d'historiens. Dans mes recherches, j'ai eu le bonheur de trouver des documents inédits, incontestables, et j'ai voulu vous en faire profiter en vous montrant François Ier et le connétable de Bourbon sous leur véritable jour.

« Enfin, et c'est par là que je finirai notre conférence déjà trop longue, il est une erreur accréditée

que je tiens à dissiper dans votre esprit, celle de la fameuse lettre dans laquelle le roi prisonnier aurait écrit à sa mère: « Madame, tout est perdu, fors l'honneur! » François Ier n'a jamais écrit cette phrase, pas plus que Louis XIV n'a dit: « Il n'y a plus de Pyrénées! » Pierre de Castelnau: « Tuez! tuez! Dieu reconnaîtra les siens; » Henri IV: « Paris vaut bien une messe; » le confesseur de Louis XVI: « Fils de saint Louis, montez au ciel! » Cambronne: « La garde meurt et ne se rend pas! »

« Tous ces mots prétendus historiques et bien d'autres encore, ne sont que des inventions. Nous aimerions sans doute, pour l'honneur de notre patrie, que plusieurs fussent vrais, mais quelles que soient nos opinions, comme nous n'avons pas l'honneur d'appartenir à l'école du mensonge, nous chercherons la vérité avant tout. L'histoire, elle aussi, elle surtout, c'est triste à dire, a sa fausse monnaie, monnaie parfois brillante et bien frappée; mais dont il est de notre devoir d'arrêter la circulation dans le public. Le roman peut emprunter à l'histoire, celle-ci ne doit rien tenir du roman.

« La lettre vraie du roi de France, lettre dont l'original est conservé dans nos archives, est plus humble pour la forme et peut-être beaucoup plus naturelle, sous la plume d'un vaincu, que la fière épître qu'on lui a prêtée. La voici exactement copiée, rapprochez-la du texte en circulation et vous verrez à quel point on possède, en France, l'art de dénaturer le vrai.

« Pour vous avertir comment se porte le ressort de mon infortune, de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve, et pour ce qu'en notre adversité, cette nouvelle vous fera quel que peu de reconfort, j'ai prié qu'on me laissât vous écrire ces lettres, ce qu'on m'a agréablement accordé. Vous suppliant ne vouloir prendre l'extrémité de vous-même en usant de votre accoutumée prudence, car j'ai l'espoir en la fin que Dieu ne m'abandonnera point; vous recommandant vos petits enfants et les miens: vous suppliant faire donner sûr passage et le retour pour l'aller et retour en Espagne à ce porteur, qui va vers l'empereur pour savoir comme il faudra que je sois traité. Et sur ce très-humblement me recommande à votre bonne grâce:

« Votre fils,

« FRANÇOIS. »

« Voilà comment écrivait le roi de France.

« Pour ma part j'aime mieux cette lettre qui a le mérite d'être authentique, d'un ouvrier comme vous, soldat en Afrique:

« Bonne mère,

« Réjouis-toi! nous avons battu enfin les Arabes et pris la ville. J'ai voulu être le premier à t'annoncer cette bonne nouvelle. Si tu ne reconnais pas mon écriture, c'est que j'ai prié François d'écrire pour moi, qui ai le bras droit à moitié coupé. Demain on m'en débarrassera, je pense.—Porte-toi bien

« Je t'embrasse, ton fils,

« CULMAIN. »

## CHAPITRE XXV.

*Le loup et l'agneau.*

—Les Papes ont toujours tort, dit mon père en commençant.

—L'aveu est franc, s'écria M. Sorbier, mis en belle humeur par cette déclaration inattendue; cependant, toujours me semble exagéré. Mettez *souvent* à la place nous serons d'accord.

—Merci pour votre indulgence envers les Papes; mais j'ai dit toujours et je m'y tiens.

—Pourtant, il me semble.....

—Mon voisin, vous désertez votre drapeau pour vous enrôler sous la bannière papale, je vous en prévient.

—Je ne déserte pas le moins du monde: je combats, moi aussi, pour la vérité, et c'est parce que

votre affirmation me paraît exagérée que je la contredis.

—Songez-y, voisin, en me contredisant, vous donnez un démenti à toute l'école que vous soutenez.

—Je ne le pense pas.

—En voulez-vous la preuve?

—Très-volontiers.

—Rien n'est plus facile que de vous contenter.

Les premiers Papes, y compris saint Pierre, en prêchant une nouvelle religion, qui enseignait que le polythéisme romain était une absurdité et que les Césars n'avaient pas droit de gouverner les consciences, se mirent en révolte ouverte contre les lois de l'Etat et méritèrent d'être suppliciés, comme rebelles et criminels de lèse-majesté.

« Remarquez que je ne parle ici que de trente-trois Papes martyrs. M. l'ex-abbé Renan, lui, va plus loin, il donne raison à Ponce-Pilate contre le Christ; il est vrai que dans le même livre, un bel ouvrage qui s'est bien vendu; il approuve la conduite de Satan et condamne la conduite de Dieu à l'égard de ce pauvre opprimé. Quelle âme sensible! le diable lui en saura gré.

« Donc, les Premiers Papes eurent tort de venir troubler les bons empereurs Néron, Caracalla, Domitien, Dioclétien, etc., dans la jouissance de leur omnipotence spirituelle et temporelle; du moins, c'est ce que m'apprennent MM. Michelet, Quinet, Guérault, Havin, etc.

« Il est vrai que ces mêmes messieurs, dont je respecte infiniment les lumières, blâment encore plus les Papes qui, plus tard, cessèrent de faire de l'opposition aux Césars devenus chrétiens. Les premiers étaient des rebelles, mais leurs successeurs furent de lâches flatteurs, des courtisans corrompus. (Voir Michelet, Quinet, etc.) Je continue:

« Dans les temps où l'idolâtrie subsistait encore, des Papes trouvant, avec raison, qu'il y avait danger à laisser debout les temples des faux dieux et les idoles, brisèrent les statues de Jupiter, de Vénus et des autres divinités païennes, renversèrent les temples, et avec leurs débris, élevèrent et ornèrent les églises nouvelles. En agissant ainsi, je croyais qu'ils avaient fait sagement. Pas le moins du monde, il est reconnu aujourd'hui qu'ils se comportèrent comme des barbares, des vendales, des ignorants et que leur zèle ne fut qu'une sauvage brutalité. (Voir Michelet, Quinet, etc.)

« Ces barbares, n'ayant pas tout détruit cependant, il se trouva que plus tard, quand le paganisme fut mort et bien mort, plusieurs Papes, amis des arts, ne trouvant plus aucun danger à conserver des antiquités précieuses, formèrent, à Rome, de splendides musées où ils réunirent les merveilles de la sculpture grecque et romaine: autels, statues, bronzes et marbres, inscriptions et bas-reliefs. En faisant cela, ils croyaient bien faire; grande erreur. Ils se montrèrent mauvais Papes, faux chrétiens, imbus des idées païennes et donnèrent un très-mauvais exemple à l'univers. (Voir Michelet, Quinet, etc.)

« D'autres Souverains-Pontifes, absorbés par des intérêts plus graves, ne s'occupèrent des restes du paganisme, ni pour les détruire, ni pour les conserver. De ceux-ci il vaut mieux ne pas parler, ce furent des êtres nuls, pour ne pas dire stupides.

« Plusieurs prirent parti pour des peuples opprimés contre des brigands couronnés, tels que les empereurs d'Allemagne. Les empereurs, quand ils furent les plus forts, les chassèrent de Rome et les envoyèrent mourir en exil. Ce fut bien mérité.

« Quelques-uns, au contraire, soutinrent les princes contre les injustes prétentions de leurs peuples. De quoi se mêlaient-ils? Evidemment ils eurent tort.

(A continuer.)